

LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE

II. La bataille de Madrid

Quand les troupes en garnison à Melilla (possession espagnole en Afrique, sur la côte méditerranéenne du Maroc) se soulevèrent le 17 juillet 1936 contre le gouvernement de la Seconde République espagnole, leur premier objectif était d'atteindre Madrid et de s'emparer de la capitale. Le soulèvement, dont Franco avait pris la tête, échoua d'abord aussi bien à Madrid qu'à Barcelone, mais dans le sud de l'Espagne il pouvait compter sur des soutiens importants. Au début d'août Franco, avec l'aide des troupes venues d'Afrique, qui comprenaient des soldats arabes, se lança méthodiquement à la conquête de Madrid. Il estimait que l'Armée Populaire, constituée de miliciens membres des partis politiques et de mouvements de jeunesse de gauche, pleins d'enthousiasme mais avec peu ou pas de formation militaire, serait un objectif facile pour son armée. Le 20 octobre 1936, Franco donne l'ordre de concentrer toutes ses forces sur l'attaque de Madrid, et début novembre, après avoir terrorisé tout au long de sa route les sympathisants républicains et les membres des partis du Front Populaire, ses troupes arrivent aux portes de Madrid pour l'attaque finale et décisive. Il s'attend à peu de complications et va déchaîner toute sa puissance pour conquérir la ville vers le 7 ou le 8 novembre.

Alors que les autorités républicaines exhortaient la population à défendre la capitale, elles craignaient en réalité que la résistance soit très difficile et ne dure peut-être que très peu de temps. Le président de la République, Manuel Azaña, abandonna la capitale. Le gouvernement en fit autant le 6 novembre et se transféra à Valence, sur la côte méditerranéenne. A Madrid demeura une Junte de Défense présidée par le général José Miaja, avec pour objectif fondamental d'organiser la résistance. Elle commença par construire des tranchées autour de la ville. 10 000 Madrilènes se chargèrent de cette tâche face à une armée de 15 000 hommes disposés à prendre la capitale de la République.

Le courage, la détermination, la motivation furent des éléments décisifs, mais il y eut aussi une part de chance. Et celle-ci se présenta quand, le 7 novembre, le jour où l'armée insurgée allait attaquer Madrid pour écraser ce qui restait de l'ordre républicain, une sortie des miliciens contre une avant-garde des troupes de Franco permit aux défenseurs de s'emparer des plans d'attaque contre la ville.

Les journaux madrilènes – parmi lesquels aucun n'était indépendant puisqu'ils étaient tous affiliés à des partis politiques et des syndicats –, encourageaient la population à résister, à se défendre de toute ses forces, sans fléchir, à mettre les envahisseurs en déroute. Une tâche qui paraissait difficile mais qui porta ses fruits pendant plusieurs mois. « A l'offensive ! » proclamaient les manchettes, « Madrid doit être la tombe du fascisme », « Ils ne passeront pas ! » Et jour après jour ils exaltaient l'esprit combatif des habitants qui, au nombre d'un million, résistèrent pendant plus de deux ans, endurant les souffrances de la faim, de l'enfermement, de la peur, les conditions précaires de cette vie, cachés dans le métro et

victimes de terribles bombardements qui, malgré tout, ne réussirent pas à entamer leur moral. Ce fut la première grande défaite de Franco.

Pendant ce temps, les miliciens allaient au front en tramway, ignorant les milliers de tracts que les avions lançaient sur la ville pour demander à ses habitants de se rendre parce que la résistance ne les mènerait à rien et ne ferait qu'empirer la situation.. Dans les quartiers ouvriers de la périphérie, les Madrilènes enlevaient les pavés pour former des barricades pendant que dans toute l'Espagne on organisait des collectes d'argent, de vêtements et de vivre pour aider Madrid dans un geste de solidarité sans précédent.

Le coût humain fut terrible. Dans les premiers mois de l'attaque ennemie, on estime que les bombardements ennemis faisaient environ 50 morts par jour. Le 17 novembre, les bombes incendiaires firent 300 morts. Mais Madrid résistait. La ville que dès les premiers instants presque tous donnaient pour perdue et Franco pour facile à conquérir résista jusqu'en avril 1939, quand le reste de la péninsule était déjà tombé aux mains des insurgés, quand les luttes politiques internes et l'abandon de la ville par les autorités finirent par laisser les Madrilènes épuisés et abattus. Les journaux étaient de plus en plus petits, réduits à la fin à une seule feuille, par manque de papier, un papier de moins en moins blanc et de plus en plus grossier. Les nouvelles alarmantes de la chute de Barcelone et de la Catalogne en janvier-février 1939 furent pratiquement passées sous silence. L'encerclement de Madrid se refermait, tandis que la presse continuait à dénoncer les « traîtres » qui répandaient des « bobards ». Mais les bobards étaient l'information que la presse se voyait contrainte de passer sous silence à cause de la censure, l'information sur l'inutile résistance, la nouvelle que le fascisme n'avait pas été battu, que les troupes de Franco, qui allaient lancer une sanglante répression une fois la ville conquise, étaient aux aguets. Et ainsi arriva le 30 mars 1939. Madrid finit par tomber. Le 1^{er} avril le dernier communiqué de guerre de Franco proclamait : « La guerre est finie ».

Quelques jours avant les journaux demandaient encore une paix juste, confiants dans une négociation qui éviterait la vengeance et permettrait aux réfugiés de s'enfuir dans l'ordre. Mais Franco se savait vainqueur et ne fit aucune concession. La prise de Madrid, sa victoire sur une Espagne en ruines, se passèrent en force, par la destruction, sans pardon. Avec 28 mois de retard, Madrid fut conquise et dominée. Une des périodes les plus noires de l'histoire de l'Espagne commençait, avec des coups de pistolet, avec la soif de vengeance, sans pitié. Madrid n'avait pas pu être la tombe du fascisme et allait maintenant en subir les conséquences.

Josep Bosch
www.josepbosch.net
(A suivre)